

La petite histoire d'un écartement entre deux rails

La première voie de transport a été établie au Royaume-Uni au début du XVII^{ème} siècle, principalement pour le transport du charbon de leur mine vers un canal où il était chargé sur des barges.

En 1802, les convois du *Surrey Iron Railway*, 1^{er} transport ouvert au public, étaient donc tractés par des chevaux; les rails étaient en bois nu, les roues munies de boudins.
La 1^{ère} ligne de chemin de fer, Stockton-Darlington, fut ouverte en 1825 par George Stephenson.

L'écartement dit *normal* entre deux rails de chemin de fer est de 4 pieds et 8,5 pouces, soit 143,5 cm.

D'où vient ce choix d'écartement ? Pourquoi les Anglais ont-ils construit leurs voies ferrées ainsi ?

Parce que c'était l'écartement standard des charrettes et chariots, et en choisissant les mêmes dimensions, ils assuraient une reconversion plus aisée et à moindre coûts des chariots en wagon.

Parce que les 1^{ères} lignes de chemin de fer ont été construites par les ingénieurs des tramways.

Parce que les constructeurs de tramways étaient les mêmes que les constructeurs de chariots.

Mais pourquoi les chariots utilisaient-ils un tel écartement ?

Parce que, en Europe et en Angleterre, les routes avaient des ornières et qu'un espacement différent aurait causé la rupture de l'essieu.

Mais pourquoi les ornières des routes sont-elles ainsi espacées ?

Les 1^{ères} grandes routes ont été construites par l'Empire romain, pour accélérer le déplacement de ses légions et de ses chariots de guerre.

A force de trafic, les dalles des routes se sont creusées pour dessiner des ornières. Au lieu de les combler, les Romains ont imposé un espacement des roues. Pourquoi ?

Les chariots étaient tirés par deux chevaux qui, galopant côte à côte, devaient être suffisamment séparés pour ne pas se gêner. Afin d'assurer une meilleure stabilité du char, ses roues ne devaient pas être dans la continuité des pieds des chevaux galopants ; et ces mêmes roues ne devaient pas être trop espacées afin d'éviter une collision lors du croisement de deux chars.

Nous avons donc la réponse à notre question d'origine :

l'écartement dit *normal* des rails s'explique parce qu'il y a 2000 ans, les chariots romains étaient construits en fonction de la taille de l'arrière-train des chevaux !

Mais pourquoi cet écartement a-t-il été retenu aux USA ?

Parce que les chemins de fer américains ont été construits par des ingénieurs anglais et ils permettaient d'utiliser des locomotives anglaises aux USA.

En Europe, le 1er réseau a vu le jour dans la région de Saint-Étienne en France, entre 1827 et 1830.

Aujourd'hui, les voies ferrées de la Russie, la Finlande, l'Ukraine, la Biélorussie, les Républiques du Caucase et d'Asie centrale, ainsi que la Mongolie ont un écartement de 5 pieds, soit 152,4 cm ; ceux de l'Irlande sont de 160 cm.

Le choix d'un écartement *large* fut influencé par le souvenir de l'invasion napoléonienne : certains pays pensaient que l'incompatibilité des réseaux ferroviaires pouvait prévenir tout risque d'invasion par les trains militaires. Par la suite, ce choix a été un obstacle au développement du commerce international.

En Espagne, la norme était de 167,4 cm tandis qu'au Portugal elle était de 166,4 cm ; ces deux pays ont progressivement unifié l'écartement à 166,8 cm. Mais l'entrée dans l'Union européenne de l'Espagne l'a conduite à revoir l'écartement de son réseau ferré : ses lignes à grande vitesse AVE (le TGV local), sa ligne *Madrid - Séville* ouverte en 1991 et sa ligne *Madrid - Barcelone*, ont adopté l'écartement dit *normal*. Pour faciliter la conversion de leurs voies *larges* en voies *normales*, des tronçons à double écartement ont été construits, comme au Portugal.



D'où vient le nom du Louvre ?

Le monde entier connaît le Louvre, mais peu connaissent son histoire, et encore moins l'origine de son nom. À vrai dire, celui-ci reste aujourd'hui encore un mystère... Plusieurs hypothèses existent, mais aucune ne fait l'unanimité.

– La première hypothèse est française, et daterait des origines du Louvre, lorsque Philippe-Auguste décida de construire une forteresse autour de la capitale en 1190. Le donjon situé en bordure de Seine, transformé plus tard en résidence royale, est un gigantesque ouvrage, du verbe «ouvrer. » *L'ouvre*, ou *l'œuvre* comme on dirait aujourd'hui, aurait donné son nom au château.

– La deuxième hypothèse nous viendrait du latin. Le Louvre se disait « Lupara », plus précisément « Turris lupara » que l'on pourrait traduire par « tour louvière » La racine du mot « lupara » vient de « lupus qui signifie loup. Bien avant le musée, il y aurait eu ici une forêt, terre des loups...

– La troisième hypothèse a des origines saxonnes, parlée dans la Gaule du Nord à la suite des migrations germaniques. Dans cette langue, *lauer* ou *lower* signifie « tour de guet », ce qu'était le Louvre au 9^e siècle lors du siège de Paris par les Vikings.



Le musée du Louvre

Pourquoi le quartier du Marais s'appelle-t-il le « Marais » ?

L'étymologie du Marais est souvent rattachée à la terre marécageuse sur laquelle ce quartier se serait développé. La réalité historique de ce nom est en fait bien plus subtile, et provient d'un double-sens lexical ! Découvrez l'histoire qui se cache sous l'appellation de « Marais.»

À l'époque préhistorique, il y a environ entre 30.000 à 40.000 ans, la Seine avait deux bras. Celui que nous connaissons aujourd'hui, et un autre qui partait du bassin de l'Arsenal et décrivait un arc de cercle en passant par le boulevard Beaumarchais, le boulevard du Temple, les rues du Château-d'Eau, Richer, des Petites-Écuries, de Provence, La Boétie, Marbeuf, et rejoignait le premier bras au niveau du pont de l'Alma.

Avec l'avènement d'un climat plus doux, ce bras disparut, laissant derrière lui une vaste zone marécageuse, entretenue par les inondations régulières du lit principal de la Seine, dont les caprices n'étaient pas encore contenus pas des berges. S'il existait bien un « marais » parisien, celui-ci recouvrait alors toute la zone comprise entre la Seine et son ancien bras abandonné.

Cette rive droite fut asséchée à partir du 9e siècle, et commença à se développer. Dans ce que l'on appelle aujourd'hui le quartier du Marais, s'installèrent de nombreuses communautés religieuses, ainsi que le pouvoir municipal, actuel Hôtel de Ville en 1357.

Pour répondre aux besoins de plus en plus importants en produits agricoles, les paysages marécageux furent alors transformés en jardins maraîchers. Ces terres basses et humides étaient propices à tous les types de culture, et on y retrouvait des vignes, des potagers, des jardins et des cultures céréalières.

L'emploi du terme « marais » qui désignait donc à l'origine les marécages formés par l'ancien bras mort de la Seine, fut employé à partir du 13e siècle dans son second sens : terrain consacré à la culture maraîchère. Un double-sens lexical qui porte souvent à confusion, évoquant l'idée d'une eau sale et stagnante plutôt que celle de beaux jardins potagers. Pourtant, c'est bien cette dernière version qui a donné son nom au Marais.



Pourquoi la place des Vosges s'appelle-t-elle ainsi ?

La place des Vosges est sans nul doute l'une des plus jolies et plus appréciées de la capitale. Cette place monumentale du Marais, la plus ancienne de la capitale, a été nommée et renommée à de nombreuses reprises, au rythme des événements historiques qui ont marqué la France. Lorsque sa construction débute en 1605 sous le règne d'Henri IV, elle est nommée place Royale. Pendant deux siècles, elle conservera cette dénomination avant de devenir la place des Fédérés, le 19 août 1792, puis place de l'Indivisibilité moins d'un an plus tard, le 4 juillet 1793.

C'est à l'an VIII, soit en 1800 en calendrier grégorien, que la place est nommée en l'honneur du département lorrain pour la première fois. Et la raison de cette nomination est pour le moins insolite ! Afin de renflouer les caisses de l'État, le Consulat avait demandé, à son arrivée au pouvoir par coup d'état en 1799, aux départements de régler leurs impôts et leurs arriérés. Le département des Vosges fut le premier à s'acquitter de la totalité de ses contributions. Pour lui rendre hommage, le Premier consul Napoléon donna ce nom à l'ancienne place Royale.

Le nom de la place changera encore trois fois, retrouvant son nom d'origine en 1814, puis son nom en hommage au département de l'Est de la France en 1848. Après s'être appelée une dernière fois place Royale entre 1852 et 1870, la place reprend son nom que nous connaissons aujourd'hui : place des Vosges.



La place des Vosges

1er avril 1803 : Le Premier Consul encadre les prénoms

Par la loi du 11 Germinal An XI (1er avril 1803), le Premier Consul Napoléon Bonaparte en finit avec la fantaisie qui avait cours dans l'attribution des prénoms aux nouveau-nés.

L'article 1er énonce : « *À compter de la publication de la présente loi, les noms en usage dans les différents calendriers, et ceux des personnages connus de l'histoire ancienne, pourront seuls être reçus, comme prénoms sur les registres de l'état civil destinés à constater la naissance des enfants ; et il est interdit aux officiels publics d'en admettre aucun autre dans leurs actes* ».

Jusqu'à l'An Mil et au-delà, les Européens s'en tenaient à un nom unique, reçu au baptême. Puis au XIIe siècle sont apparus les patronymes transmis de génération en génération, évocateurs du métier (*Lefebvre*), du lieu de résidence (*Dupont*) ou du physique (*Lebrun*). Ils sont venus compléter le nom de baptême ou prénom (les Anglais continuent de qualifier celui-ci de *first name*, « *premier nom* », et emploient le mot *surname*, « *surnom* », pour le patronyme).

Au Moyen Âge, les prénoms étaient empruntés de façon assez libre à l'Ancien et au Nouveau Testament ainsi qu'à des saints locaux plus ou moins imaginaires. Sous la Révolution sont apparus aussi les prénoms « *patriotes* », empruntés à l'Antiquité ou au vocabulaire révolutionnaire. Soucieux d'ordre, Bonaparte a mis le holà à cette exubérance. Il s'en est suivi un retour aux prénoms traditionnels, avec une très forte prévalence de Jean et Marie (un cinquième des baptisés !).

Il faudra attendre la loi du 8 janvier 1993 pour que liberté soit rendue aux parents dans le choix des prénoms de leurs enfants, même si les officiers d'état-civil gardent le droit de faire obstacle à des fantaisies malvenues, droit dont ils se prévalent très rarement. Il s'ensuit que la palette des prénoms, après une remarquable stabilité autour de 2 000 prénoms jusqu'en 1945, s'est diversifiée jusqu'à atteindre plus de douze mille prénoms différents chaque année en 2012, non compris les prénoms « *rare*s » à moins de trois occurrences par an (Jérôme Fourquet, *L'Archipel français*, Seuil, 2019).

Un engouement subit pour le port de la perruque

Une mode qui commença dès le règne de Louis XIII et qui dura jusqu'à la fin de la Révolution française de 1789, soit pendant près de 180 ans.

Le port de la perruque par la noblesse française fut un temps à la mode sous Louis XIII qui cherchait à cacher sa calvitie naissante, en reprenant, dès 1620, une mode qui datait de l'Antiquité.

Adeptes depuis toujours des cheveux longs, le port de la perruque lui permettait de rester élégant; une obligation lorsque l'on est assis sur le trône de France.

Plus tard, Louis XIV, à l'âge de 20 ans, perdit ses cheveux des suites de la typhoïde, maladie qu'il contracta en 1658 alors qu'il était en campagne militaire, près de Calais.

Lui qui était très fier de sa chevelure, devenue châtain après avoir été longtemps blonde, bouclée naturellement et tout aussi naturellement longue, se vit donc chauve... alors qu'il était à peine entré dans l'âge adulte.

En réalité, et pour la petite histoire, cette perte de cheveux n'était pas due à la maladie en elle-même, mais plutôt aux remèdes qu'on lui donnait pour la soigner.

Alors que le roi était à l'agonie, après d'innombrables purgatifs et lavements, Mazarin autorisa les médecins à lui administrer de l'émétique, un antimoine dans du vin, un poison alors interdit par le Parlement.

En quelques jours, la santé du roi fut rétablie, mais c'est sans compter sur l'effet collatéral de ce poison : la perte fulgurante de ses cheveux.

Pour cacher cette calvitie naissante, Louis XIV se mit à porter la perruque, tout en demandant à ce qu'on lui rase régulièrement le crâne pour fortifier ses cheveux naturels.

Il espérait, tant que ce fut toujours possible, que ce port de perruque ne serait que temporaire et que très vite il retrouverait sa chevelure flamboyante.

Malheureusement pour lui, sa calvitie ne fit qu'empirer et il dut se résoudre à faire une croix sur le fait de s'exposer à la Cour sans porter de perruque.

La Cour reprit aussitôt cette mode qui dura 180 ans.

C'est seulement lors de la Révolution française, alors que les nobles étaient pourchassés, que cette mode prit fin.

Le rôle du culot d'une bouteille de champagne

En observant aussi bien une bouteille de vin que de champagne que nous venons d'acheter, d'un volume de 75 cl, excepté qu'elles contiennent de l'alcool, qu'elles proviennent du raisin, qu'elles ont un bouchon en liège, qu'elles portent une étiquette indiquant la provenance: le nom du propriétaire récoltant, le millésime, le code barre, un point commun les relie mais lequel?

Il s'agit du culot.

Si les bouteilles de vin et de champagne ont un fond creux, ce n'est pas pour rendre le travail des sommeliers plus simple mais pour une autre raison encore plus simple...

Cet enfoncement que les professionnels nomment « piqure », assure la stabilité de la bouteille afin qu'elle n'oscille pas quand elle est debout.

Il serait difficile de fabriquer un fond rigoureusement plat. En appuyant la bouteille en fusion sur une forme en relief, on obtient un culot concave aux bords parfaitement plats.

Cette technique, inventée au I^{er} siècle, s'est généralisée à tous les types de bouteille à une exception près : celle du champagne Roederer, cuvée Cristal. Son fond plat est une exigence du tsar Alexandre II qui craignait que l'on ne cachât une charge explosive dans le culot !

Le volume d'une bouteille de vin

Les bouteilles de vin sont généralement de 750 ml (75 cl) et non d'un litre (1.000 ml), mais d'où vient cette spécification ?

La capacité d'une bouteille de vin s'est normalisée au XIXe siècle et les explications les plus folles de ce fait sont apparues, qui correspondaient souvent à ces hypothèses :

- La capacité pulmonaire d'une vitre ;
- La consommation moyenne en un repas ;
- La meilleure capacité à conserver le vin ;
- Facilité de transport.

Eh bien, ce n'est rien de tout ça.

En fait, il s'agit simplement d'une organisation pratique avec une base historique : à l'époque, les principaux clients des producteurs français de vin étaient les Anglais. L'unité de volume des Anglais était le gallon impérial, équivalent à 4.54609 litres. Pour simplifier les comptes de conversion, ils ont transporté du vin de Bordeaux dans des fûts de 225 litres, soit exactement 50 gallons correspondant à 300 bouteilles de 750 ml. (75 centilitres) Le calcul étant plus facile, ils ont adopté un baril : 50 gallons correspondant à 300 bouteilles.

Ainsi, un gallon correspondait à 6 bouteilles.

En fait, c'est pourquoi aujourd'hui encore, les boîtes de vin ont souvent 6 ou 12 bouteilles.

Vercingétorix

Étymologie

Du latin *Vercingetorix*, du gaulois *Uercingetorix* ; « grand roi des guerriers » composé de *uer-* qui signifie « grand » ; *cingeto* : « guerrier, brave » et de *-rix* « roi »

Par extension : grand combattant pour la liberté d'un peuple.

Nom d'origine gauloise, rendu célèbre par le chef des Arvernes, fédérateur des peuples gaulois contre Jules César à la fin de la guerre des Gaules.

Vercingétorix est le plus connu des chefs gaulois. Il est né vers 82 av. J.-C. en Auvergne et fait partie de la tribu des Arvernes. Il est mort en 46 av. J.-C. à Rome[^], en prison. Il est un des chefs de la résistance des Gaulois contre la conquête de la Gaule par Jules César. Il bat César à Gergovie et à Bibracte en 52 av. J.-C., mais est battu et fait prisonnier à Alésia la même année. Il est devenu connu car en se rendant, il a sauvé des vies de son peuple.

Un menhir a été installé face au 133, rue Vercingétorix à Paris dans le 14e arrondissement.

Les anciens immeubles ont été détruits dans les années 1970 pour accompagner la construction d'une autoroute urbaine, la radiale Vercingétorix qui a finalement été abandonnée et remplacée en partie par des jardins et de nouveaux immeubles.



Statue de Vercingétorix sur le site d'Alésia

Ménestrels et troubadours enchantent le Moyen Âge

Le ménestrel est un musicien de la cour seigneuriale qui fut, avec le temps, chassé du château. La profession s'est reconvertie comme amuseur public dans les villes et villages. Le troubadour est un terme pour les artistes de langue d'oc et trouvère pour ceux de la langue d'oïl.

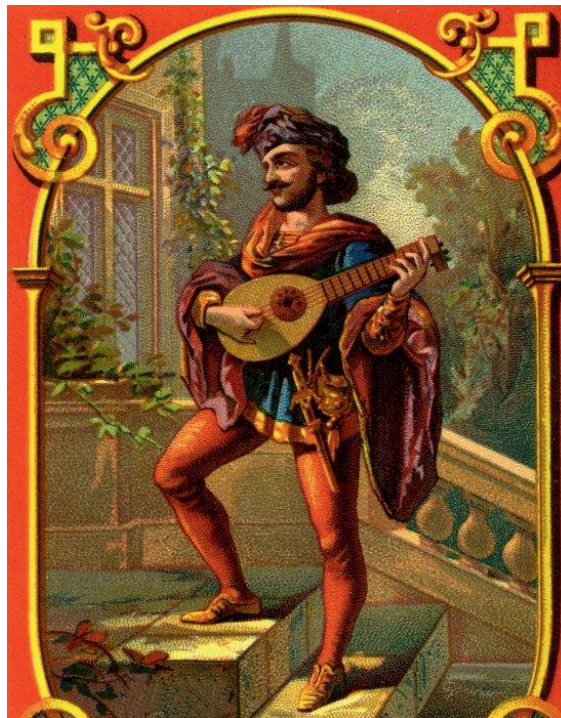
Apparus vers la fin du XI^e siècle, les troubadours, poètes chanteurs parcourant la France et visitant les cours des rois, des princes et des barons, étaient accueillis partout sans autre recommandation que leur talent, sans autre fortune que la harpe qu'ils portaient en sautoir, et déclamant leurs rimes, se produisaient, pour certains, accompagnés des musiciens de l'époque appelés ménestrels, joueurs entre autres instruments de trompette, de violon ou encore de psaltérion.



Le psaltérion, un instrument de musique à cordes qui apparaît au Moyen Âge.

Vers le VIII^e siècle, un langage vulgaire avait remplacé le latin, même à Rome, et ce fut dans le même temps que s'introduisit l'usage de la rime, les premières hymnes consacrant cet usage étant appelées *proses* : les règles de la quantité et de la mesure établies par les anciens s'y trouvant négligées, on ne voulait en effet pas honorer du nom de poésie des vers qui n'étaient point rythmiques.

Si les troubadours, poètes chanteurs dont le berceau fut l'Occitanie historique et qui n'apparurent qu'au XI^e siècle, n'inventèrent pas cette nouvelle versification. Il faut en revanche leur attribuer le mérite d'avoir les premiers permis à leurs contemporains de goûter à l'agrément de la rime. Ils séjournèrent à leur gré dans les palais et dans les chaumières où leur profession était également honorée.



Représentation d'un troubadour

Les chansons dont ils payaient la bonne réception de leurs hôtes étaient de petits poèmes rimés, écrits en langue romane ou provençale, quoique ce langage ait été appelé *provençal*, il était plus cultivé dans le Languedoc, le Dauphiné et l'Aquitaine, que dans la province qui lui a donné son nom et dont les sujets traitaient de l'amour ou de la guerre. Ils en composaient eux-mêmes les paroles et la musique; aussi faut-il juger avec indulgence cette première poésie, fruit de la seule imagination, et dont les inventeurs n'avaient souvent d'autres guides que l'ignorance et le caprice.

Quant à la musique, la notation en est peu variée, et le temps ne s'y trouve pas marqué. Cependant, dans ces productions dépourvues de règles, et trop souvent de goût, on découvre aisément le germe de la mélodie et de la poésie future de l'Italie et de la France. Les troubadours ne se bornaient pas à charmer les dames châtelaines par leurs chansons d'amour; ils suivaient vaillamment les guerriers aux combats, où ils entonnaient la chanson de guerre. A l'imitation des Germains leurs ancêtres, les Français avaient pour coutume de chanter en chœur certains airs militaires, lorsqu'ils marchaient à l'ennemi. Charlemagne qui n'ignorait pas combien ces chants guerriers animaient les soldats, les aimait avec passion ; et non seulement il en avait un recueil complet, mais il les savait tous par cœur.

Un des plus illustres protecteurs des troubadours fut Guillaume IX, comte de Poitiers, qui lui-même était poète et musicien. Il naquit en 1071, et est l'auteur du plus ancien poème qui nous reste en langue romane, quoique ce dialecte ait été parlé et chanté très longtemps avant lui. De son temps, les troubadours se virent tellement honorés qu'ils se multiplièrent en France à l'infini : ceux à qui le défaut de voix ou de connaissances en musique ôtait la faculté de chanter leurs vers se faisaient accompagner par des chanteurs et des joueurs d'instruments qu'on appelait ménestrels, jongleurs ...

Les instruments les plus usités en Europe à cette époque étaient la harpe et le violon. La harpe passait pour le plus noble, mais le violon était en grande faveur parmi les ménestrels. Les harpes de ce temps étaient de beaucoup plus petite dimension que les nôtres; elles avaient vingt-deux cordes, et étaient visiblement une imitation de la lyre grecque, puisqu'elles se portaient à la main.

Le violon se jouait comme aujourd'hui avec un archet dont l'usage doit avoir été fort ancien en France puisque la figure qui se voyait autrefois au portique de la cathédrale Notre-Dame de Paris, un violon ou une vièle et un archet à la main, représente le roi Chilpéric, roi des Francs au début du VIII^e siècle.

Le nom de *ménestrel*, d'où nous est venu *ménéstrier*, était dans le VIII^e siècle le titre du maître de chapelle du roi Pépin, père de Charlemagne. Il fut ensuite donné au chef des chœurs, autrement dit coryphée ; mais à l'époque dont nous parlons, on appelait *ménestrels* tous ces artistes errants dont l'unique moyen d'existence était la musique, et on les distinguait en quatre classes : les troubadours, qui chantaient leurs propres vers ; les chanteurs employés par les poètes et les compositeurs à qui la nature avait refusé de la voix ; les narrateurs ou romanciers qui, dans une espèce de chant, récitaient leurs histoires; enfin les jongleurs qui jouaient des instruments.

L'immense quantité des poètes musiciens que la profession de troubadour fit éclore au Moyen Âge, prouve que les progrès d'un art sont bien loin d'avoir lieu en raison du nombre

d'hommes qui le cultivent. Il est même remarquable que, parmi cette foule de compositeurs, on ne puisse en citer un dont le talent ait servi de modèle à ses successeurs, et qu'à l'exception de Guillaume, comte de Poitiers, et du célèbre trouvère Blondel de Nesle (fin du XII^e siècle), dont l'un était souverain et l'autre fut l'ami d'un roi, pas un d'eux n'ait laissé de nom.

Sous le règne de Philippe Auguste, la licence de mœurs des ménestrels et des jongleurs devint telle qu'ils furent tous publiquement censurés, et bannis de France. Il faut croire que les troubadours qui d'abord avaient peu contribué à répandre en Europe le germe de la politesse et de la galanterie, avaient aussi fini par se corrompre, car ils se virent enveloppés dans la même disgrâce ; et cet anathème, soit qu'il fût ou non mérité, porta un coup funeste à leur profession.

Rappelés sous les successeurs de Philippe Auguste, les ménestrels furent encore souvent réprimés par la police. En 1330, ceux de la ville de Paris formèrent une compagnie sous le nom de *ménestraudie*, et obtinrent une charte.

Réunis sous un chef qu'on appelait *roi des ménestrels*, ils habitaient tous une rue particulière qui a retenu leur nom, la rue des Ménestriers, les ménestrels étaient les fondateurs et les patrons de l'église de Saint-Julien des Ménestriers, dans cette rue, et pourvoaient à son entretien où le public allait se fournir de musiciens pour les parties de plaisir.

Louis IX exempta les ménestrels du péage d'entrée pour la ville de Paris, à condition qu'ils chanteraient une chanson et danseraient ce qu'on appelait une *singerie* au payeur ; de là est venu le proverbe français : *Payer en gambades et en monnaie de singe*.

Quant aux troubadours, ce qui contribua autant que leur exil à les abolir fut le changement qui s'opéra en France dans le langage.



Pierre de Rougier, troubadour de la seconde moitié du XII^e siècle. Illustration du XIX^e siècle

Les provinces méridionales du royaume ayant été peu à peu réunies à la couronne par suite d'héritages ou de conquêtes, la langue française qui commençait à se former devint partout la langue vulgaire ; on écrivit dès lors la poésie dans ce dialecte, en sorte que la faveur dont avaient joui les troubadours cessa naturellement avec l'usage de la langue romane.

Les chants les plus anciens qui nous restent, composés sur du langage français, sont ceux de l'infortuné Coucy qui vivait vers 1200, du temps de Philippe Auguste, si célèbre par son amour pour Gabrielle de Vergy, et par sa triste fin.

Cette musique est écrite sur quatre lignes, en notes losanges, avec une clef de sol et un bémol à la clef. On n'y trouve aucune indication de temps, et la mesure à cette époque était entièrement dépendante de la volonté du chanteur et de son habileté.



Troubadours et ménestrels se produisant devant une Cour d'amour

Parmi toutes les chansons du XIII^e siècle, dont il nous reste un très grand nombre, on distingue surtout celles de Thibaut, roi de Navarre. Ce prince ayant conçu, ainsi que chacun sait, une passion violente pour la reine Blanche, mère de saint Louis, s'appliqua à la poésie et à la musique, soit dans l'espoir de plaire à sa dame, soit plutôt dans l'intention de se distraire d'un amour malheureux. Car, dit l'historien Claude Fauchet dans son *Recueil de l'origine de la langue et poésie française* (1581), « pour ce que profondes pensées engendrent mélancolies il lui fut dit d'aucuns sages hommes, qu'il s'estudiât en beaux sons, et doux chants d'instrumens ; et si fit-il ; car il fit les plus belles chansons, et les plus délectables et mélodieuses, qui oncques fussent oyés en chansons et en instrumens. »

Il est certain que plusieurs chansons du roi de Navarre, si l'on avait le soin d'en marquer la mesure en y posant des barres, passeraient aisément pour avoir été composées de nos jours. La marche de leur mélodie, dont on regarde ce prince comme l'inventeur, n'offre plus rien de la barbarie de nos premiers chants nationaux. Elle est régulière et gracieuse; elle ferait penser que la partie mélodieuse de l'art n'a point fait de progrès depuis le XIII^e siècle ; et l'on s'étonne que la reine Blanche n'ait pas été plus sensible à des chants aussi doux.

Longtemps encore après le roi de Navarre, toute la musique vulgaire se réduisait en France à des lais : mot dérivant du mot latin *lessus* qui signifie complaintes, lamentations. Il y en avait pourtant de joyeux, et l'on en faisait aussi sur des sujets sacrés, des virelais, des ballades, enfin à ce que nous avons depuis appelé des chansons.

Le virelai est un poème à forme fixe, avec un nombre variable de strophes à deux rimes. L'un de ses vers sert de refrain et réapparaît à la fin de chaque strophe ou parfois selon une ordonnance plus complexe. Les mètres d'un virelai peuvent être identiques ou variés.

Le mot *virelai* vient de *lai* et de *virer* dans le sens de *tourner*, ce qui évoque à la fois la danse et le refrain, ce dernier pouvant être repris en chœur. Les premiers virelais datent de la fin du XIII^e siècle et le genre fut surtout populaire aux XIV^e et XV^e siècles. Parmi les auteurs de virelais, l'un des plus importants est Guillaume de Machaut, qui en écrivit 39 sous le nom de *chansons balladées*.

Quand je suis mis au retour de veoir ma Dame,
Il n'est peine ni douleur que j'aie, par m'âme** ;
Dieu ! c'est droit que je l'aime, sans blâme, de loyal amour !
Sa beauté, sa grand douceur, d'amoureuse flamme,
Par souvenir, nuit et jour, m'éprend et enflamme ;
Dieu ! c'est droit que je l'aime, sans blâme, de loyal amour !
Et quand sa haute valeur mon fin cœur entame,
Servir la veuil sans foleur***, penser ni diffame ;
Dieu ! c'est droit que je l'aime, sans blâme, de loyal amour !*
*veoir : voir (la diérèse impose de maintenir la prononciation de l'ancien français)
**m'âme : mon âme
***foleur : folie

L'un des poèmes les plus connus de Christine de Pisan est un virelai :

*Je chante par couverture,
Mais mieux pleurassent mes œils,
Ni nul ne sait le travail
Que mon pauvre cœur endure.
Pour ce muce ma douleur,
Qu'en nul je ne vois pitié.
Plus a l'on cause de pleur,*

*Moins trouve l'on d'amitié.
Pour ce plainte ni murmure
Ne fais de mon piteux deuil.
Ainçois ris quand pleurer veuil,
Et sans rime et sans mesure
Je chante par couverture.
Petit porte de valeur
De soi montrer déhaitié,
Ne le tiennent qu'à foleur
Ceux qui ont le cœur haitié.
Si n'ai de démontrer cure
L'intention de mon veuil,
Ains, tout ainsi comm' je seuil,
Pour celer ma peine obscure,
Je chante par couverture.*

La ballade

De l'ancien provençal *ballada*, de *ballar*, danser)

La ballade est un poème au départ accompagné de musique pour danser. La ballade est construite généralement en trois couplets de huit à dix vers chacun, avec à la fin de chaque strophe un refrain en un ou quelques vers. La quatrième et dernière strophe est l'envoi qui termine le poème, souvent par une dédicace ou un appel, et comprend la moitié des vers des autres strophes.

Cette forme fixe fut à la mode à la fin du Moyen-Age, et au début de la Renaissance. Abandonnée au milieu du XVI^e siècle par les poètes de la Pléiade, elle est de nouveau employée par les Romantiques (comme Hugo ou Musset) avec des thèmes médiévaux et épiques, ou lyriques.

Exemple: l'exemple le plus connu est évidemment celui de « La Ballade des Pendus » (François Villon, 1489).

Ballade des pendus

Frères humains, qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car, si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous mercis.
Vous nous voyez ci attachés, cinq, six :
Quant à la chair, que trop avons nourrie,
Elle est piéça dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et poudre.